Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 10

Artikel: L'interpellation de Jean-Pierre
Autor: Chamot, M.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-220925

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

serens de gros et de petits cochons, de laies et de portées.

— Ça m'ennuie ce qu'il a dit à propos de la portée à Jules, dit M. Diserens en rentrant.

— Eh bien oui, si on avait su...

— Si seulement on avait vu Sami avant, on aurait su à quoi s'en tenir.

Pensifs et mécontents, les époux allèrent se coucher, et au matin, avant même de faire le déjeuner, Mme Diserens s'en fût vers ses petits cochons. Elle les contempla avec une inquiète sollicitude. Comme les autres jours, ils étaient vifs et avaient l'air affamé, mais il lui sembla cependant qu'ils étaient moins allongés qu'elle n'avait cru, et que leurs soies étaient rudes. Elle le dit à son mari qui, en effet, l'avait déjà remarqué.

— C'est ennuyeux ça, ajouta-t-il, on se fie à un type et voilà que ses cochons sont nourris au maïs... est-ce qu'ils avaient mangé ce matin ?

— Oui, bien léché, mais il m'a semblé que la femelle ne venait pas aussi vite à l'auge que l'autre.

— Il faudrait peut-être leur donner de la poudre Mayor.

Les petits cochons, cependant, manifestaient la ferme volonté de manger beaucoup. Dès qu'ils entendaient le pas de Mme Diserens, ils l'appelaient d'une voix suraiguë qui dénotait une bonne constitution. Tous ce qu'elle leur offrait, ils l'acceptaient sans faire compliments, au contraire, ils donnaient toujours à entendre qu'ils n'avaient pas eu leur ration complète. Un jour, M. Diserens trouva sa femme en train de les regarder d'un air dubitatif.

— Quand même, dit-elle, je crois qu'ils prospèrent un peu, ne trouves-tu pas ?

M. Diserens s'arrête, et en silence, contempla longuement les cochons.

— Oui, dit-il enfin, il semble bien... mais rappelle-toi de ce que je te dis: pour avoir des beaux cochons cette année, il n'y a rien à espérer, des bêtes élevées au maïs ne peuvent rien donner de bon, Sami l'a bien dit.

Mme Diserens soupira. C'était pourtant bien ennuyeux de se donner tant de peine pour la gloire.

Pourtant leur passé, et les soupes au maïs qu'ils avaient avalées dans leur tendre enfance ne semblaient pas nuire au développement normal et prévu des petits cochons. Leurs estomacs étaient à l'abri de tout reproche, et, quand le repas n'était pas prêt à l'heure, ils se mettaient dans de redoutables colères et poussaient du groin contre la porte en proférant d'éclatantes injures. Mais Mme Diserens s'étant résignée à les considérer comme de pauvres avortons incapables de produire autre chose que des jambons dérisoires et des lards à faire pitié, elle avait cessé de s'intéresser à eux, ce qui fait qu'elle ne s'apercevait pas qu'ils gonflaient comme des baudruches. Mais un jour, une voisine qui passait par là au moment du repas s'extasia avec des exclamations.

— Nom de ma vie comme ces cochons ont prospéré depuis la dernière fois que je les ai vus! ils sont magnifiques, ces cochons !

— Vous trouvez ? dit Mme Diserens avec mélancolie, c'est des cochons qui ont été élevés au maïs, je n'ai pas tant bon espoir dessus.

Elle se sentit pourtant ébranlée dans sa conviction, et à midi parla à son mari de l'opinion de la voisine. Il haussa les épaules.

— Crois-moi, lui dit-il, ne te fais pas des idées pour ces cochons, c'est des crouïes bêtes, et ils seront toujours des crouïes bêtes... D'ailleurs, Auguste qui en a eu de la même portée, m'a dit que les siens sont tout à fait misérables.

Les jours, les semaines, les mois passèrent. A force de manger aux heures et de dormir entre les repas, les cochons devinrent gros, gras, dodus, ventripotents, à tel point qu'ils avaient mille peines à se lever pour aller à l'auge et qu'il fallut envisager la persepective de les convertir en saucisses.

Mme Diserens acheta des boyaux, des épices, quinze kilos de sel, et, au jour dit, le boucher vint avec son aide.

— Nom de sort, dit-il après avoir donné un coup d'œil à l'intérieur du boiton, tu te figures que rien qu'à nous trois on va sortir des gaillards pareils ?... Tu es fou !

— Tu les trouves gros ? dit M. Diserens étonné, ils ne peuvent pas être bien formidables, c'est des cochons qui ont été élevés au maïs.

— Eh bien, un peu qu'ils sont gros... Il y a celui-là qui pèse au moins quatre cent-trente, tu verras si je me trompe... Va vite dire à Jules et à Auguste qu'ils viennent nous donner un coup de main.

Les cochons tués, il se trouva qu'ils étaient énormes. Le couteau ne traversait pas les lards, les jambons étaient fabuleux. Tout le jour, Mme Diserens dut courir au magasin pour acheter des boyaux, des épices, du sel et des toupines.

— Quand même, dit M. Diserens le soir, si ces cochons n'avaient pas été élevés au maïs, quelles bêtes ça aurait donné. *J.-L. Duplan.*

La Patrie Suisse. — C'est avec quarante-cinq belles gravures, dont douze portraits que nous arrive le numéro 876 (23 février) de la « Patrie Suisse ». C'est tout d'abord un grand, original et très beau portrait du Dr César Roux, puis ceux de MM. William Martin, Paul Wernle, professeur, Emile Meystre et Edouard Meystre, les nouveaux président et directeur de la Compagnie générale de Navigation sur le Léman, et de plusieurs disparus : Paul Studer, Louis Wuarin, R.-A. Roechlin, H. Hollemoeger, Ed. Orelli.

Des vues de Bâle (cathédrale), de Genève (Port-Noir et Cologny), de Morat (ville et lac), de Montreux, de St-Ursanne, de Fribourg (nouvelle gare), de Zurich (future gare postale), de l'Oldenhorn, des Diablerets, de Solalex, du Rautispitz (Glaris) y font la part du paysage.

L'actualité y est représentée par une vue de l'avion du premier-lieutenant Albrecht, écrasé sur la glace du lac de St-Moritz et par le concours hippique de Gstaad. Des chroniques illustrées y sont consacrées aux lettres, à la musique, à l'alpinisme, à la science, aux sports.

Aucune revue suisse n'offre une telle richesse d'articles et d'illustrations. R. S.

LE PROGRÈS

GRACIEUSE comtesse, n'est-ce pas, vous nous autorisez à compter sur votre participation au bal de charité en faveur des Arméniens éternellement persécutés ? Osons-nous peut-être nous en prévaloir, ce serait une réclame très efficace ? Et vous savez, mais que cela soit dit dans le creux de l'oreille, on y dansera, dans toute sa « pureté », le Charleston, cette danse des négresses lubriques.

— Aimable baronne, vous me flattez. Puisque ma présence peut être utile à votre bonne œuvre, disposez de ma personne comme il vous convient. Du reste, vous savez bien que je me fais un devoir d'assister à tous ces bals de charité, ce sont les seules occasions où mes principes très stricts m'autorisent à danser !

Un tiers édifié se permet de faire à voix éteinte les réflexions suivantes :

— Ah oui, l'éternelle rengaine, la fin justifie et purifie les moyens ! Du temps de Néron l'Abominable, on se riait de ceux qui trépassaient dans l'arène sous les crocs des bêtes féroces et en ce siècle éclairé on va danser et s'amuser en faveur de ceux qui meurent persécutés. On progresse, C'est évident, mais le progrès est phénoménalement lent. *Aimé Schabzigre.*

L'INTERPELLATION DE JEAN-PIERRE

LE Conseil communal de Pouilly le Château était réuni au grand complet dans la salle de la maison de ville pour discuter des affaires communales. Pendant de nombreuses années les gens heureux de ce paisible village n'avaient pas connnu les impôts et, au contraire, avaient reçu des répartitions.

L'augmentation du régent et de la régente, l'achat de sources et leur amenée sur le territoire de la commune, la transformation de l'Hôtel-de-Ville et l'acquisition d'une pompe à incendie à moteur, avaient petit à petit, rongé le capital communal et on en était arrivé au point d'envisager l'application de mesures radicales pour remédier à cet état de choses.

Au village, on n'était pas content. Chacun devinait qu'il faudrait bientôt, comme ailleurs, sortir son portemonnaie pour payer des impôts. Qu'avait-on besoin d'augmenter pareillement le régent et la régente, n'étaient-ils pas assez payés pour ce qu'ils faisaient, des gens qui étaient presque toujours en vacances, et puis, mon Dieu, les gamins n'en sauraient pas plus pour tout ça !

Et l'achat des sources qui avaient coûté les yeux de la tête ! Avant, on avait deux bonnes fontaines et des puits et personne n'avait jamais soif.

Et, l'Hôtel-de-Ville qu'on avait tout repeint à neuf, et, cette pompe à incendie à moteur, s'il vous plait, mon tè t'y possible, avant, on pompait à bras, c'était beaucoup plus simple et l'eau venait quand même, et puis, pour un crouïe incendie de temps en temps, et patati et patata !...

Ces messieurs de la Municipalité n'avaient pas été sans recevoir des mauvais compliments. Mais le syndic redoutait d'aborder la question devant le Conseil et retardait ce moment.

En ce soir d'assemblée, l'ordre du jour étant épuisé, le syndic se disposait à clôturer la séance lorsque Jean, le charron, qui avait une langue du diable, demanda la parole et interpella la Municipalité en ces termes :

— J'aimerais bien savoir si ces messieurs de la Municipalité ont pris des mesures pour remettre à flot les finances communales qui, ce que nous pouvons savoir, sont sérieusement en baisse ?

Le syndic répondit que la chose avait fait l'objet de longues discussions au sein de la Municipalité et qu'à la prochaine séance on en discuterait !

Jean-Pierre. — Rien du tout, nous voulons savoir ce qui en est de suite !

Des voix. — Parfaitement !

Un conseiller conservateur. — De la discussion jaillit la lumière et m'est avis que ces messieurs de la Municipalité en ont bien besoin !

Un radical à tout cran. — On a beau être municipal, on peut se tromper ! etc., etc.

Devant cette levée de boucliers, le président fit voter l'entrée en matière, ce qui fut admis à la quasi unanimité du Conseil, moins les membres de la Municipalité, bien entendu, puis donna la parole à qui voulait bien la prendre.

Francis du moulin qui passait pour un pégnette entama la discussion.

— Pour ce qui est de ceci, j'estime pour ce qui me concerne, que la Municipalité aurait dû surveiller ça de plus près... afin que... ouè !

(Une voix. — Ça ne veut rien dire !)

— Ça veut dire que si on s'en était *tenu à ce* qui avait été décidé au préalable... enfin je me comprends et j'espère que vous me comprenez... nous n'en serions pas là !

Le syndic. — Vous avez l'air de nous suspecter ?

Francis. — Je n'irai pas jusque-là, mais vous pensez bien, syndic, qu'il faut, n'est-ce pas, vis-à-vis de la population, enfin, ouè !...

Le syndic, lui coupant la parole. — Vous ne saurez jamais la peine que nous avons eue pour mener tout ça à bien !

(Une voix. — A mal !)

Le boursier, en donnant un coup de poing sur son pupitre. — Taisez-vous !

Une autre voix. — On est ici pour discuter ou on discutera, tonnerre, je voudrais bien voir !

Le président agitant un toupenet qu'il n'utilisait que dans les grandes occasions.

— Du calme, messieurs, du calme, ou nous n'arriverons à rien du tout !

Lignu Octave, cordonnier, considéré pour un communiste par la majorité du Conseil :

— Pour moi, il n'y a qu'un seul remède à apporter à ce mal. Il faut créer des impôts, impose ceux qui peuvent payer et il y en a assez au village !

Quelques bravos à l'extrême gauche, brouhaha au centre et protestations indignées à la droite.

Le conservateur se levant furieux :

— Des impôts ! C'est facile à dire quand on sait d'avance qu'on n'en payera point !

Lignu. — On sait fort bien que noir comme

du cirage que vous êtes, vous en sortirez tout blanc !

Le conservateur. — Sachez Lignu que je ne suis pas plus noir que vous n'êtes rouge, mais, bien membre du parti libéral-démocratique et comme tel dévoué à la constitution, aux affaires de mon pays et en particulier de ma commune.

Lignu. — Si vous voulez, mais en fait de démocratique, vous tiquez toujours du côté du manche !

Les conservateurs. — Sortez-le, renégat, espion !

Le président, secouant son guelin :

— Du calme, messieurs, et surtout de la dignité !

Chacun voulut prendre la parole. On imposerait le piano à la régente, l'harmonium au régent, le gramophone au taupier, les vieux garçons, les vieilles filles. Isaac de la Croix bleue proposa de mettre un impôt spécial aux pintiers et à tous ceux qui fréquentaient ces établissements et de faire coffrer les habitants de la commune qui n'allaient pas au sermon.

Cette proposition souleva l'indignation de l'assemblée et des coups de sifflets se firent entendre. La discussion dégénéra en tumulte, malgré les efforts répétés du président et de son toupenet. Pour faire cesser cet encombrement oratoire, Jean-Pierre qui était en somme l'auteur responsable de tout ça, estimant qu'il se devait au moins de dire son opinion, se leva et d'une voix de stentor qui fit cesser tout bruit, dit :

— Eh bien, voilà, pour être justes, j'estime qu'on devrait mettre un impôt sur les clochettes des vaches !

Le syndic se sentant attaqué directement, vu qu'il avait un gros troupeau, répondit sans sourciller :

— D'accord, mais il ne faudrait pas oublier les toupins !...

Puis, sur un ton qui n'admettait pas de réplique, le président clôtura la séance avec remise de la discussion à la prochaine! *M. Chamot.*

Suzette a bon cœur. — Suzette est à la campagne et a laissé en ville sa grand' maman, qui est un peu souffrante. Aussi chaque soir, dans sa prière, elle ne manque pas de dire : « Mon Dieu ! guérissez grand' maman ». Et pour que le bon Dieu ne se trompe pas :

« Vous savez, mon Dieu ! bonne-maman qui habite la Grand'Rue, au premier.

LES DEUX DAMES DE CHEZ MARC-ANTOINE.

(Suite).

Puis, la curiosité féminine n'étant point satisfaite et le souci d'esthétique s'insinuant dans sa pensée, elle demanda :

— Elle est jolie, « notre » vache ?

— Très jolie, mademoiselle. Du moins, je la trouve telle. Mais, vous savez, un paysan, un montagnard déclare toujours que ses bêtes sont admirables. Et il le croit. D'ailleurs, je vous la montrerai.

Réjouie, Pauline acquiesça :

— Oh ! je vous en prie.

Mais Mme Gerbier, un peu inquiète, s'informait.

— Elle n'est pas méchante, n'est-ce pas ?

— Aucunement, madame.

— C'est que, voyez-vous, ma fille n'est pas toujours prudente...

— Bon ! merci, maman. Fais-moi passer pour une petite personne téméraire et casse-cou.

— Non, pas ! non, pas ! Mais, avec les bêtes, on ne sait jamais...

Tante Julie rassura :

— Soyez sans crainte, madame. Mon fils ne vous exposera à aucun danger.

On se levait de table. Pauline dit, montrant le bouquet de son corsage :

— Voyez, monsieur, j'ai déjà pris un peu de couleur locale : une rose des Alpes.

— Un rhododendron, mademoiselle, non pas une rose des Alpes.

Pauline releva la tête. Elle n'était guère accoutumée à être reprise.

— La rose des Alpes existe, continuait Marc-Antoine. C'est une vraie rose, une rose simple, une églantine, pour employer un terme courant. En français, le rhododendron s'appelle « rosage ».

Il avait dit cela très simplement, croyant être agréable. Peut-être l'instituteur, en ces quelques mots montrait-il, plus que de raison, le bout de l'oreille. Pauline eut un tout petit sourire. Une légère ride d'ironie, au coin des lèvres, apparut et s'effaça aussitôt. Elle remercia « pour la leçon de botanique», puis:

— Viens-tu, maman ? Nous irons faire un tour jusqu'au village.

Et elle salua, en sortant, un peu plus cérémonieusement qu'elle ne l'avait fait avant le dîner.

* * *

En chemin, sous le petit bois, Mme Gerbier demanda :

— Comment trouves-tu ces personnes ?

— La mère est exquise ; mais, le fils, dame...

— Eh ! bien ?

— Ce n'est pas précisément par la distinction qu'il brille.

— Quand on est grand et fort on a toujours l'air un peu lourd, mais il a une assez belle tête... Et il paraît avoir reçu une bonne éducation.

— Il mange mal.

— Pour mon compte, dit encore Mme Gerbier, j'avoue qu'il ne m'a pas déplu. Il a l'air d'un brave garçon.. et puis il n'est pas vaniteux Il affirme fièrement sa qualité de paysan, de montagnard.

— C'est un orgueil comme un autre, insinua Pauline.

Sa mère la regarda, surprise. La jeune fille avait coutume d'être plus indulgente, d'une indulgence un peu dédaigneuse, peut-être, mais, dans tous les cas, indiscutable. Marc-Antoine avait-il fait ou dit quelque chose qui lui eût déplu ? Mme Gerbier eut beau chercher, elle ne trouva rien. Au contraire, il avait manifesté, par quelques regards, son admiration pour Pauline.

— Dans tous les cas, reprit la vieille dame, il a l'air intelligent.

Pauline haussa les épaules.

— Il l'est peut-être dans son milieu, parce qu'il ne s'est pas encore trouvé en face d'idées supérieures à son entendement.

Puis, comme Mme Gerbier n'insistait pas, sournoise toujours, sa fille conclut :

— C'est un maître d'école, ni plus, ni moins.

* * *

Le soir, après souper, à la fraîcheur d'un joli crépuscule, Pauline et sa mère causaient sur la galerie. Le déclin du jour avait interrompu le petit travail de Mme Gerbier ; laines et crochets dormaient dans la corbeille à ouvrages.

Et, tout à coup, les troupeaux sortent des étables.

Les vaches, d'une allure lente,
Din din, drelin din !
Que scande le rythme argentin
Des cloches tintinabulantes,
Passent le long du vieux chemin.
Drelin, drelin, drelin, din, din !

Elles vont, graves et pensives,
Din din, drelin din !
Sans souci des pires destins,
Toujours calmes, parfois rétives,
Boire l'eau fraîche du matin.
Drelin, drelin, drelin, din, din !

Et elles portent de jolis noms : Motaile, Biantzette, Lison, Rodzette, la Neira, la Botzarde. Il y en a de blanches tachées de noir ; il y en a de blanches et rouges, il y en a d'un blanc rosé, crémeux ; il y en a de brunes. Génisses, petits veaux et taureaux défilent, en brâmant ; et les voilà bientôt tous inclinés sur le bassin de bois, tronc d'arbre creusé, rempli d'eau fraîche. De temps en temps, une des buveuses lève la tête, regarde autour d'elle, d'un œil placide, puis se remet à boire. Une génisse, plus délicate — plus « doilette », dit le bovairon — ou plus gourmande, le cou tendu, mufle relevé boit à même le jet.

Marc-Antoine debout devant les Sapinières, très montagnard avec sa blouse, son pantalon de milaine et ses gros souliers, regarde passer ses bêtes.

Et Pauline, qui l'a vu, l'interpelle :

— Monsieur Dupertuis, où est la « nôtre » ; celle dont nous buvons le lait ?

Cette question est agréable à Marc-Antoine. Il aime particulièrement les gens qui s'intéressent aux choses de l'étable.

— Je vais l'appeler, mademoiselle.

Pauline ouvre de grands yeux. Jamais il ne lui serait venu à l'idée qu'on pût hêler des vaches comme on hêle un chien. Elle doute même du résultat. Mais ce doute est vite dissipé. A la voix du maître criant amicalement : « Lison, viens, mon Lison, viens ! «une superbe génisse » a sorti son mufle de l'eau. Elle écoute.

— Viens, Lison !

(A suivre). **G. Héritier.**

Royal Biograph. — Le succès retentissant qui a accueilli **Mylord l'Arsouille** à Paris et dans tous les grands centres, imposait à la Direction du Royal Biograph le devoir de présenter ce film d'aventures dramatiques à son public. Roman merveilleux, émaillé de fantaisie et d'esprit pittoresque. Au même programme, les dernières actualités mondiales et du pays par le Ciné-Journal suisse. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30, dimanche 6, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30.

Théâtre Lumen. — Continuant la présentation de ses grandes exclusivités, la Direction du Théâtre Lumen annonce pour cette semaine, pour la première fois en Suisse et avant sa présentation à Paris, le dernier chef-d'œuvre de la cinématographie française **La Fin de Monte-Carlo,** merveilleux film artistique et dramatique d'après le roman de Paul Poulgy. Ajoutons, que comme pour ses grandes exclusivités, la Direction du Théâtre Lumen a renforcé son orchestre qui exécute une adaptation musicale spéciale. Mentionnons encore au même programme un excellent film documentaire : le célèbre chien policier **Wigger von Blasienberg** dans ses remarquables prouesses. En terminant, recommandons au public de retenir ses places à l'avance, ceci en évitation de déplacements inutiles.

Pour la rédaction : J. Monnet
J. Bron, édit.
Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Garçon !
Un Cordial Vaudois
à base d'œufs frais et crème
Lattion Frères, Fabricants, Lausanne

Exigez partout
„ Un Berger "
Apéritif anisé
Concessionnaires et fabricants pour la Suisse :
BLATTER & DUBOIS, Lausanne

Graines et Oignons à fleurs.
Spécialité de haricots sans fil, Tomate, Pêche très bonne variété. Belle collection de glaïeuls à grandes fleurs. Raphia teint et naturel très beau. Pâtée pour oiseaux insectivores.
Ls BOVEY, Louve 8, Lausanne

HORLOGERIE-BIJOUTERIE-ORFÈVRERIE
Atelier spécial de **Réparations** de **Montres, Pendules** et **Réveils** en tous genres
Elie MEYLAN
Horloger diplômé, Pendulier spécialiste
Solitude 7 LAUSANNE Solitude 7

Voulez-vous de bonnes **GRAINES** potagères, fourragères ou de fleurs ?
Adressez-vous à la maison
Michel GLOOR, Grainier
Avenue de Beaulieu 5, vers place Chauderon, Lausanne

VERMOUTH CINZANO
Un Vermouth, c'est quelconque,
un Cinzano c'est bien plus sûr.
P. Pouillot, agent général, LAUSANNE

Demandez un
Centherbes Crespi
l'apéritif par excellence.